

Dogmatique et poulpe à la galicienne

José Hurtado Pozo

Un jour d'été, dont je n'essaie même pas de me rappeler la date, je déjeunais au restaurant "Los Pescados Capitales" à Lima avec un collègue que l'on avait surnommé "l'Innombrable". Malgré notre habitude de nous contredire presque toujours sur des questions dogmatiques, nous nous mîmes d'accord sur un succulent poulpe à la galicienne en guise d'entrée.

Bientôt, nous nous engageâmes dans une discussion, d'abord en moderato puis en allegro appassionato, sur un sujet concernant la théorie du délit. Ce fut ma faute, d'abord, d'avoir évoqué le bien-aimé Carlos Santiago Nino et son article "Pequeña historia del dolo", dont je conservais une des premières versions ronéotypées comme matériel de l'une de ses expositions, dans les années soixante-dix du siècle dernier, à la Casona de San Marcos. Ensuite, pour avoir fait l'éloge de son analyse intéressante du point de vue de la philosophie analytique.

Mon interlocuteur, sans perdre de temps, me rappela que mon admiré argentin, bien qu'il connaisse le droit anglo-saxon grâce à ses recherches en Angleterre, ignorait la dogmatique allemande et, en particulier, sa formation et son évolution. Il n'était donc pas en mesure de critiquer ou de nier son haut niveau conceptuel et sa systématisation raffinée. Sur un ton apodictique, il me conseilla de recommander à Carlos Santiago d'apprendre l'allemand pour commencer.

Avec une certaine crainte de prolonger le débat et redoutant de devoir manger froid le tramboyo à l'étouffée que j'avais commandé comme plat principal, j'osai faire remarquer que l'intéressant serait de plonger dans la conception à partir de laquelle Nino essayait d'innover les questions doctrinales et les catégories liées aux conditions requises pour qualifier un acte de crime et en rendre son auteur responsable. Cela me valut un long exposé haché, interrompu par chaque bouchée avalée, sur le causalisme, le finalisme, le fonctionnalisme, la théorie du dol comme forme de culpabilité et élément subjectif de l'énoncé de fait légal, et la conception moderne de la malice qui supprime la volonté et la réduit à une forme particulière de connaissance ou de conscience.

Sans m'arrêter assez longtemps pour faire des commentaires et me limitant à remplir mon rôle d'interlocuteur par des gestes ou des monosyllabes, je profitai de l'occasion pour déguster mon tramboyo à l'ail, chaud et épicé. Bien sûr, sans cesser de réfléchir à la manière d'arrêter le monologue passionné qu'était devenue notre conversation. Mon sauveur fut le poulpe, victime de notre primauté en tant qu'Homo sapiens.

Prudemment, je fis allusion au fait que ses explications sur la théorie du crime m'avaient amené à l'imaginer comme un grand centre cérébral, générateur et gestionnaire d'une série de ramifications composées de facteurs, de définitions, de catégories et de concepts, qui rassemblent, assimilent, gèrent et transmettent les éléments pour son maintien, son développement et sa maturité.

— Tu es fou, comme d'habitude ! — cria-t-il en commandant un deuxième chilcano de pisco achorado.

— Non, répondis-je. C'est une simple métaphore qui m'est venue à l'esprit en me rappelant que certains défenseurs des droits des animaux se demandent s'il est juste de chasser, de cuisiner et de manger des poulpes, comme nous venons de le faire.

Devant ses yeux et sa bouche grands ouverts, j'expliquai qu'il avait été prouvé que le poulpe est l'organisme le plus intelligent et le plus sensible parmi les animaux marins. Il possède le cerveau le plus grand et le plus complexe de tous les invertébrés. Mais, à l'instar de la théorie du crime, ses capacités extraordinaires s'expliquent peut-être surtout par le fait qu'il pense en dehors de sa tête (centre cérébral). En effet, il possède, en plus des 65 millions de neurones de sa tutuma, environ deux mille ventouses, chacune constituée d'un ganglion d'un demi-million de neurones. Celles-ci sont situées le long de ses tentacules, qui ont chacun une certaine indépendance pour que, coupés, ils se déplacent seuls et collectent de la nourriture. Il faut donc admettre que le système nerveux du céphalopode fonctionne comme Internet.

Mutatis mutandis, la théorie du crime, "grande invention intellectuelle", serait alimentée, comme la puce cérébrale de la pieuvre, par les nombreux pénalistes aux millions de neurones, qui inventent, accumulent et systématisent les théories, concepts, catégories et fondements dogmatiques, regroupés en tentacules causalistes, finalistes, fonctionnalistes, et les nouveaux qui émergent.

Pour le rassurer, j'ajoutai que, s'il avait été sauvé de l'extermination par les fameux pénalistes (les pieuvres sont des cannibales qui se mangent entre elles), ce n'était pas grâce à sa grande intelligence apparente, mais surtout grâce à sa grande capacité, comme la pieuvre, à changer de couleur et d'apparence pour simuler la fonction répressive du système pénal comme juste et équitable. On peut donc lui reprocher d'être "plus caméléon que le caméléon", d'être un "otorongo qui mange de l'otorongo" (contrairement à nos parlementaires et gouvernants actuels au Pérou et dans d'autres pays similaires).

----o0o----

Références bibliographies

Carlos Santiago Nino, La pequeña historia del dolo y el tipo, La ley, vol. 148, pp. 1063-1076.

Franz de Waal, Are We Smart Enough to Know How Smart Animals Are?, 2016. Sommes-nous trop « bêtes » pour comprendre l'intelligence des animaux ?, 2018

Fribourg, juin 2024